

Michel Serres ha scritto una lunga recensione de *Les Atmosphères de la politique*, apparsa in due puntate sui numeri 726 e 727 (novembre e dicembre 2007) della rivista *Critique*, con il titolo *Peut-on dire encore le pouvoir spirituel?* Di seguito se ne riportano alcuni estratti che illuminano il carattere peculiare dell'opera curata da Latour e Gagliardi, la sua natura di progetto 'polifonico' e interdisciplinare a cui è sottesa la concezione del lavoro intellettuale come azione cooperativa e che problematizza il concetto di *authorship*.

MICHEL SERRES

« Je me plains souvent que, jeune, je n'aie eu de maîtres. Commentant indéfiniment, les professeurs de philosophie répétaient. Les anciens ressassaient Platon, Descartes et Kant ; par une révolution dite héroïque et de gauche, les nouveaux se mirent à plagier Marx, Nietzsche et Freud ; par une autre, conservatrice et de droite, dit-on, les concurrents de ces derniers citèrent Heidegger et Wittgenstein, l'école continentale d'Europe *versus* l'école analytique d'Amérique. Déception pérenne, plagier ne cessait. Que pensait ce monde par soi, mystère. Se lancer tout seul coûte un prix infini.

Divine surprise : le soir de ma vie venu, je rencontre des successeurs qui enfin ne répètent plus, et dont j'aurai voulu, alors, faire mes prédécesseurs. Mais pourquoi ne pas recommencer ?

Je viens de lire à plusieurs reprises, avec passion, les dialogues qu'à l'instigation de Pasquale Gagliardi et Bruno Latour, des chercheurs de la force de Philippe Descola, François Jullien, Gilles Kepel, Derrick de Kerckhove, Giovanni Levi, Sebastiano Maffetone, Angelo Scola, Isabelle Stengers, Peter Sloterdijk et Adam Zagajewski ont tenu, récemment, à la Fondazione Cini de Venise. Un patriarche et onze apôtres, jeunes, brillants, originaux, plus quelques hérétiques contestataires dont les interventions, bruyantes et muettes, ajoutent obligeamment au groupe, au rang douze, une trahison.

Concernant la politique, il n'y a peut-être, aujourd'hui, pas de livre plus loyal, précis, adapté à notre temps, juste de ton, propre à réveiller médias et philosophes d'un sommeil dont les longues répétitions pèsent. S'il se dit là des choses d'importance dont j'aimerais pouvoir redire le détail – mais pourquoi en recopier les pages ? - s'y ajoute l'humilité douce de renoncer à désigner trop vite le lieu vers lequel converge cette multiplicité de vues.

Comme je n'ai point participé à ces journées, puis-je me permettre d'écrire, ici, les interventions que, peut-être, le collectif, là réuni, m'aurait permises, et suivre pas à pas ses discours ? Mieux, comment aurai-je réagi si les intervenants d'aujourd'hui avaient été, à l'époque, mes prédécesseurs ? Je confesse enfin que ce livre me concerne comme auteur du *Contrat Naturel* et de la tétralogie du *Grand Récit*.

Première question

Comment se fait-il d'abord que, à peu près tous décidés à reformuler l'ensemble des questions de la démocratie en termes écologiques, voire cosmiques, les experts ici rassemblés n'aient pas pris en compte tout ce qui entre dans le biotope : les humains, certes, et surtout leur misère, mais aussi les éléments, l'eau, la terre et l'énergie du feu, plus l'ensemble des vivants, espèces de flore et de faune, et leurs interconnexions, - j'apprécie mal le tic, anthropocentriste ouvertement, de les nommer non-humains ; que penseriez-vous de moi, si j'appelais non-français non seulement mes amis allemands et aborigènes, mais aussi les libellules et les marronniers ? - pour se limiter à l'atmosphère, même prise au pluriel, et à l'air, même pris comme métaphore ? Y a-t-il un secret dans ce choix ? Outre les cris des intervenants et des affamés, ces philosophes, sociologues, historiens, anthropologues... craindraient-ils, les fleuves et l'océan, les flammèches

aux puits de pétrole, les boulbènes battantes labourables et les variétés innombrables courant les mers et les forêts, pour n'avoir besoin que de l'inspiration ? Peut-on deviner leurs raisons ?

À la recherche du vent perdu

Il s'agit donc d'abord, et dès le titre, d'atmosphère. Elle concerne le spécialiste de la Chine où le vent souffle de toutes parts, au désert et dans la langue, et l'observateur des serres, à l'air conditionné. Présent là, j'aurais dit, je crois, que la métaphore du vent et des souffles, l'Occident longuement l'exploita, comme la langue chinoise le fait ; non, il ne la minimise pas. Car nous disons tous les jours : de quoi ai-je *l'air*, pour signifier notre apparence, ainsi que nos émotions ; la divine Bécassine n'a-t-elle pas débuté au service de la Marquise de Grand-Air ? À la campagne et à la plage, nous buvons un grand bol d'air, pendant que nous arborons sur notre visage un air de grandeur ou de timidité, de franchise ou d'hypocrisie... Ne trouvez-vous point à Cyrano et à Tartuffe un air conditionné ? Et, j'y pense, ne trouvez-vous pas, de même, le même air, et fort conditionné, à la tête de nos politiques, de nos vedettes médiatiques et publiques ? Voilà une définition possible des atmosphères de ce livre.

Mieux, cet air, tous nos grands portraitistes l'ont vu et l'ont peint sur leurs toiles. Aucun maître d'autrefois ni Vélasquez au Prado, ni Vermeer ni Rembrandt au Rijksmuseum d'Amsterdam, ni Watteau du côté du Louvre, – encore des serres – ni, au couvent San Marco de Florence, Fra Angelico... ne manquent le halo tout autour des visages, ni le nimbe ni l'auréole pour le faire voir, en le soulignant. Si vous n'en croyez pas l'existence, approchez votre visage de celui d'un inconnu : à partir de quelle distance, reculera-t-il le sien ? Preuve qu'une enveloppe transparente habille ou recouvre les deux. Circulant avec la matérialité d'un masque, cet air individue les saints et les voyous, les anges et les diables, rois et roturiers ; il marque les distances dans les queues d'attente.

Principe d'individuation, il matérialise l'âme, l'*anima* latine, issue elle-même d'*anemos*, le vent des Grecs. Leur *pneuma* spirituel, nous en gonflons nos pneumatiques. Avant même toute *ruagh* hébraïque, soufflant du haut de la transcendance, le vent, dans les langues d'Occident, fait vivre et personnalise, même les animaux, admirablement nommés par lui. De lui descend l'animisme, dont parlera Philippe Descola. Combien de fois dit-on de moi, philosophe, que je ne vends que du vent, *flatus vocis*... Notre *psychè*, encore un coup, signifie premièrement ce vent, souffle et haleine ; séparée du corps des morts, les Grecs la matérialisait en une fumée, venue, dit-on, des chamans de Sibérie. Ulysse, Énée, Dante lui-même, tous ceux qui descendirent aux Enfers virent leurs ancêtres à travers ces ombres aériennes. Croire que cette métaphore de bonne brise ne mobilise pas nos langues européennes revient à oublier ce que l'on appelait jadis et naguère le *spirituel*, terme une fois encore tout matériel, mot précis disant que l'esprit souffle, aussi bien la respiration pulmonaire que l'inspiration du génie. Cités par François Jullien, les *feng* chinois se traduisent donc dans nos langues par le tic, si fréquent autrefois, qui consistait à évoquer le nouvel esprit scientifique, à chercher comment l'esprit venait aux belles, à considérer, gravement, l'esprit des peuples ou des civilisations, et même l'esprit des lois... Un certain vent grec soufflait en rafale chez nous.

Air du visage et du spectacle, haleine dans le porte-voix du masque d'acteur appelé, en latin, *persona*, auréole ou halo individuels, vent d'âme, souffle d'esprit... ce n'est pas fini, car nous y voilà, tout justement : le livre tout entier recherche, avec patience et ténacité, ce qu'il nomme intelligemment *Les atmosphères de la politique* ; donc, concrètement, les airs, donc les vents, donc les souffles aériens, donc, en grec, latin, italien, anglais, français... bref dans nos langues indo-européennes – comme en chinois ? - le *pouvoir spirituel*. Cette dernière expression, fort classique, ne fait que traduire ou dire, mais un peu autrement, le titre lui-même et ce développement raffiné sur le vent. Réduire donc les questions de politique écologique à l'atmosphère, en éliminant la terre, l'eau, les vivants et les cristaux, en taisant aussi la tradition de nos langues sur cette image, cela veut-il dire qu'il s'agit de discuter, entre gens *inspirés* – cela se lit, cela s'entend, cela se voit et me

réjouit -, mais sans le dire ni l'avouer, de ce pouvoir spirituel, aussi difficile à concevoir qu'à exercer ? Aurais-je donc deviné ? »

.....
.....

“Intellectuels, artistes, philosophes, religieux, savants, tous ensemble, avons perdu le pouvoir spirituel, aujourd'hui aux mains des médias, dont l'alliance avec le politique transforme tout événement en scène spectaculaire, publicitaire, bruyante, vide et nulle. Entraînant le monde entier, qui l'a donc obligé, par exemple, à fêter l'advenue du millénaire le 1er Janvier 2000, comme si nul ne savait compter sur ses doigts ? Aux siècles passés, la fête eut toujours lieu en 1601, 1701, 1801... quand l'opinion écoutait ceux qui savent calculer. La déroute des sages nous précipite dans un siècle de Ténèbres, où le monde ne sait plus compter même jusqu'à dix. Comme partout, ici, à Venise, le débat, lumineux et secret, se déroule sur fond noir.

J'entends donc un bruit de fond réel, tenu tout au long de ces dialogues, une musique soutenue sous les arguments, une tonalité basse entre les mots. J'entends cette mélodie : nous avons perdu ; nous pleurons notre vieille ville, notre politique abandonnée, le délaissement de nos cultures. Nous voilà désenchantés. Du coup, de tout le livre, les plus belles pages traduisent en mots directs, en phrases loyales, en aveux musicaux et poétiques... ce bruit de fond désespéré. Entendez alors Adam Zagajewski réciter deux équivalents des *Lamentations* de Jérémie, l'une grecque, l'autre polonaise, toutes deux aux marches de l'Europe, deux poèmes beaux, écrits sous les pires des gouvernements, comme si la beauté naissait justement de cette défaite. Comment perdre avec dignité ? Oyez la leçon : les gagnants raflent la mise parce qu'ils obéissent, esclaves, aux normes les plus basses, aux injonctions ignobles du grand nombre en procession, alors que le perdant, face à sa propre déroute, découvre sa personne, en même temps que sa finitude.

Mais, dit l'un des deux poèmes, et, de nouveau comme Jérémie devant Jérusalem, que signifie cette perte ? Devant Alexandrie, Antoine constata que les dieux l'avaient abandonné. Devant Venise, encore debout, consolez-vous, ô philosophes, mes amis, ô intellectuels battus comme moi, *vous* méritez Venise comme le héros latin mérita la ville d'Alexandre, alors que les dieux *nous* ont abandonnés. Mais, j'y pense, qui perdit qui, dans l'affaire ? N'avons-nous pas, aussi, abandonné les dieux, puisque nous n'arrivons pas même, embarrassés de langue, à prononcer le mot : pouvoir spirituel ? Qui nous a battus sinon nous-mêmes ?»

.....
.....

« Du coup, je crois ouïr dans la multiplicité de voix et de vents de tantôt non seulement une critique aiguë des institutions médiatiques, politiques, financières en place, mais l'annonce même que s'en évanouit la dureté. Elles vont vaporiser. Le dur cherche la victoire en défaisant un autre dur. Le doux se mélange à l'autre doux. Ceci, doux, ne tue pas cela, dur, mais l'adoucit : cette pluralité légère d'inspirations dissout l'unité lourde des puissances centralisées. Le spirituel pur apaise le temporel. Ne cherchant pas la victoire, les idées s'expansent.

Ce souffle vente où il veut, entre Isabelle et Bruno, entre Peter et Philippe, entre tous les participants de Venise, savants et poètes, comme dans la serre de la Pentecôte ; il vente aussi, je l'ai dit, parmi les humanitaires et les ONG, parmi les femmes qui crient pour leur égalité, parmi les misérables nombreux comme le sable, qui envahissent, irrésistibles, les sites rendus désertiques par l'infertilité des riches. Il fracassa même le bras de saint Georges, apaisé de ce coup doux. Comment ventent donc les atmosphères de la politique ? En grains ; en rafales légères ; en petites gifles de brise ; en langues de feu... Jamais en tornade, jamais en cyclone, ni en séisme ni en feu, mais en vaguelettes, mais en ondelettes. Si jamais ces grains s'unifiaient, ils prendraient la puissance temporelle et perdraient l'esprit. Ventant fractal, dispersé, le spirituel ensemece les individus. Voilà pourquoi je le sens venir de partout.

Je sens une nouvelle politique venir des douze de Venise. »